

--> See the **erratum** for this article

Festival de San Sebastián La ride du lion

Pamela Pianezza

Number 281, November–December 2012

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/67870ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Pianezza, P. (2012). Festival de San Sebastián : la ride du lion. *Séquences*, (281), 8–9.

Festival de San Sebastián

La ride du lion

Dans un contexte économique déprimé, l'excellent festival espagnol a fêté ses 60 ans d'existence avec une programmation à l'image des enjeux : mature, dépourvue d'illusions, mais toujours combative. Un bon crû, notamment marqué par l'enthousiasme contagieux de jeunes cinéastes hispanophones.

PAMELA PIANEZZA

Le festival du film de San Sebastián Donoma Zinemaldia vient de fêter ses soixante ans et avec lui, l'âge des désillusions. Avec ses finances publiques au plus bas, l'inquiétante croissance du nombre de chômeurs et les menaces constantes de grève générale, l'Espagne — et surtout son gouvernement — n'est plus d'humeur à célébrer le cinéma. À tort, comme a tenu à le rappeler le directeur du festival, José Luis Rebordinos. «La crise économique a stigmatisé la création et la culture, en les présentant comme des produits de luxe. C'est pour cette raison que la mémoire est plus que jamais nécessaire, non pas pour prendre refuge dans nos gloires passées, mais pour y puiser la force dont nous avons besoin aujourd'hui.» Des propos inquiets, subtilement annonciateurs du fil conducteur de cette soixantième édition : espoir et maturité.

MATURITÉ

Soixante ans, c'est aussi l'âge de Richard Gere, ou plutôt de son personnage, Robert Miller, dans le film d'ouverture : *Arbitrage*, de l'Américain Nicholas Jarecki. Dans l'une des premières séquences du film, Miller fête son entrée chez les sexagénaires aux côtés de sa belle épouse (Susan Sarandon) et de sa magnifique fille (Brit Marlin). Un homme comblé donc. En vérité, un menteur, qui s'éclipse durant la soirée pour rejoindre sa maîtresse. Et un fraudeur, en pleine élaboration d'un montage financier complexe et illégal. Long au démarrage, ultra classique dans sa forme mais superbement interprété, ce thriller économique sonne souvent juste en ce qui concerne le portrait de cette Amérique post-Lehman Brothers. Bien plus en tout cas que le très péremptoire *Le Capital*, leçon de libéralisme opportuniste et vainement péremptoire de Costa-Gavras. Gad Elmaleh y joue un banquier monolithique se retournant contre les grands patrons et débitant des banalités en pensant avoir inventé l'eau tiède. Pour galvaniser ses actionnaires : «Nous allons continuer à voler aux pauvres pour donner aux riches.» Pour exprimer sa toute nouvelle prise de conscience : «Les Américains ne jurent que par l'argent.»

ESPOIR

François Ozon fit un représentant bien plus inspiré du cinéma français. Dans *la maison* (Concha de Oro du meilleur film) est un bijou d'intelligence et de finesse. Bourgeois, mais délicieux. En décortiquant l'étrange relation entre un professeur de français et



Blancanieves

son élève obsédé par la famille d'un de ses camarades — lequel manipule l'autre ? — Ozon livre une réflexion brillante sur la création, servie par une mise en scène magistrale. Le réalisateur a tenu à partager son Prix du meilleur scénario avec le dramaturge espagnol Juan Mayorga, dont le texte *Le Garçon du dernier rang* a inspiré le film. Il était d'ailleurs intéressant de constater la rareté des scénarios originaux parmi les films en compétition, tous ou presque étant adaptés de romans ou de pièces. Ziad Doueiri, notamment, a su restituer intelligiblement toute la complexité de *L'Attentat*, de Yasmina Khadra dans *The Attack* (Mention spéciale du jury). Un chirurgien arabo-israélien (Ali Suleiman) y enquête sur les raisons ayant poussé sa femme à épouser une cause terroriste. L'acteur ne développe cependant pas une ampleur de jeu suffisante pour porter un film trop souvent mélodramatique.

Blancanieves, de l'Espagnol Pablo Berger (Prix spécial du jury), était l'un des films les plus attendus du festival, notamment en raison de sa forme : en noir et blanc et sans paroles, mais avec une bande-son n'ayant rien à envier à *The Artist*. Carmen (mutine et rayonnante Macarena García, Concha de plata de la meilleure actrice) est la fille du meilleur toréro du pays, désormais paralysé et sous la coupe d'une diablesse égocentrique (Maribel Verdú) qui souhaite se débarrasser de la jeune fille, laquelle trouve refuge auprès d'une bande de matadors nains. Exquis quand il se joue du conte des frères Grimm, ennuyeux quand il retombe dans une narration lente et sans surprise (l'enfance maltraitée de Carmencita), *Blancanieves* est un film charmant, au final épatant, quelque part entre *Amour* de Haneke et *La Vénus noire* de Kechiche.

LOSERS, VIOLEURS ET MENTEURS

À côté des voleurs, menteurs et autres arnaqueurs, on ne compte plus le nombre de losers plus ou moins pathétiques croisés en et hors compétition. Dans le plus dérangeant d'entre eux, *A Caretaker's Tale* (section Nouveaux Réalisateurs), la Danoise Katrine Wiedemann dresse un portrait horrifique de la sexualité masculine. Une très jeune fille devient la poupée sexuelle d'un vieux gardien d'immeuble (Lars Mikkelsen), tout en gardant le sourire. L'inconnue semble en plus posséder le don de guérir de tous leurs maux ceux avec qui elle couche, attirant dangereusement les candidats au miracle. Un nombre inquiétant de violeurs s'étaient d'ailleurs immiscés dans les scénarios : voisin engrossant de force la femme qu'il juge responsable de la mort de son fils dans le joliment banal *All Apologies* (Emily Tang), père incestueux dans le superbe quasi-western écossais *Shell* (Scott Graham, Nouveaux Réalisateurs), oncle abusif dans le décevant *Foxfire* (Laurent Cantet), ados tyrans dans le magnifique et terrifiant *Despues de Lucia* (Michel Franco, Horizons latinos), soldat serbe dans l'ultra kitch *Venuto al mondo* (Sergio Castellitto).

Pour retrouver confiance en l'espèce humaine, mieux valait s'en remettre aux seniors, les plus beaux portraits masculins s'intéressant aux derniers jours d'hommes en bout de course. Le plus audacieux d'entre eux, *El muerto y ser feliz*, de Javier Rebollo (Prix international de la critique) lance un tueur à gages qui n'a sans doute jamais tué personne sur les routes argentines, en compagnie d'une inconnue, de tubes de morphine et d'une voix off facétieuse. Disciple de Marcel Hanoun — contemporain de la Nouvelle Vague trop souvent négligé (*Une simple histoire*) —, Rebollo propose une réflexion passionnante sur la construction d'un mythe et une exploration intellectuelle et ludique de toutes les possibilités du cinéma (et notamment du son), de la narration et du genre. Au passage, il offre à l'acteur culte du cinéma de transition espagnol José Sacristán (Coquillage d'argent du meilleur acteur) un rôle inoubliable.

Dans le très sensible *Rhino Season* (Bahman Ghobadi, Prix de la meilleure photographie), expérience sensorielle éprouvante et superbe réflexion sur la construction du souvenir, un poète libéré des geôles iraniennes où il passa trente ans prend lui aussi la route, pour observer une dernière fois, de loin, celle qui fut son épouse (Monica Bellucci).

Enfin, le tout jeune cinéaste péruvien Adrian Saba décime la ville de Lima dans l'ensorcelant *El limpiador* (Nouveaux Réalisateurs) et donne à un homme de ménage misanthrope la mission de sauver un gamin orphelin. Seul Fernando Trueba échoue à raconter le désir de sensualité d'un vieux sculpteur (Jean Rochefort) dans l'ennuyeux et inutilement stylisé *El artista y el modelo* (Concha de plata du meilleur réalisateur).

HÉROÏNES MANQUÉES

De touchants portraits masculins donc, mais peu de personnages féminins captivants. Trois réalisateurs au moins ont pourtant tenté de chanter la force de caractère de jeunes héroïnes, sans jamais convaincre. Dans *The Dead and the Living* (*Die Lebenden*) de Barbara Albert, une étudiante berlinoise découvre le passé nazi de son grand-père et décide de reconstituer l'histoire secrète de sa famille, plus ou moins secondée par un photographe israélien dont elle vient de tomber amoureuse. Une blquette historique charmante par moments, mais terriblement naïve et totalement prévisible.

«Prévisible», voilà au moins une faiblesse que l'on ne peut imputer au *Venuto al mondo* de Sergio Castellitto. L'Italienne Gemma (l'Espagnole Penelope Cruz), s'amourache (elle aussi) d'un photographe (Emile Hirsch) obsédé par le conflit en ex-Yougoslavie. Il est plus jeune, elle tient à lui offrir un enfant, découvre sa stérilité et choisit de recourir à une mère porteuse bosniaque qui s'évapore brusquement pour tout un tas de raisons dramatiques que l'on découvrira en flashback et par bribes. *Has been* jusque dans ses moindres détails — structure, mise en scène, dialogues tire-larmes hilarants —, ce mélo sirupeux n'est pas un film à rebondissements, il est carrément monté sur ressorts.

Ne restait donc que le gang de filles de *Foxfire* pour redorer le blason des révoltes féminines. Malgré un casting parfait et l'excellent roman de Joyce Carol Oates en arrière-plan, Laurent Cantet réalise malheureusement un film en trompe-l'œil, dénué d'intensité dramatique : *Foxfire* a l'apparence du *teen movie* américain initiatique, mais sa caméra, pourtant gracieuse, n'est au service d'aucun propos. La rage de ces lycéennes de la classe moyenne décidant de former une société secrète pour se venger des hommes n'est ni crédible, ni palpable. Les personnages sont presque tous inconsistants, à l'exception de la pétillante Katie Coseni (Concha de plata de la meilleure actrice, *ex æquo*).